

LETTRES
SUR
L'ENTOUSIASME,
DE MILORD
SHAFTESBURY,
AVEC SA VIE
TRADUITES DE L'ANGLAIS
Par M. LACOMBE.

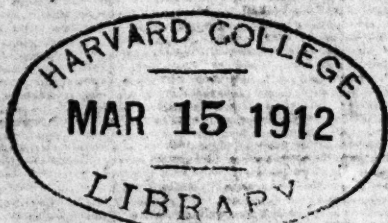


A LONDRES.

M. DCC. LXI.

Phil 2262.55

LIBRARY
HARVARD
UNIVERSITY



Walker fund

AVERTISSEMENT.

*L*ES ouvrages du Comte de Shaftesbury sont connus & très-célèbres ; il seroit inutile d'en faire ici l'éloge. L'essai sur le mérite & la vertu * reçut un accueil favorable du public penseur. Il auroit dû encourager le même athlète à lutter encore avec son siècle raisonneur & méchant. Les sages & les gens éclairés, en petit nombre par-tout, & juges sans passions, lui auroient décerné une couronne nouvelle. Mais cette troupe infâme & seditieuse de Zoïles, qui rodent nuitamment autour du sacré vallon, l'auroient effrayé de nouveau par leurs horribles croassemens. Ces insignes vauriens, ces enfans des ténèbres troubleront perpétuellement

* Diderot.

les jours innocens & paisibles des illustres favoris d'Apollon. On ne sera donc pas surpris d'entendre quelque homme pervers, quelque hypocrite obscur, s'écrier hautement au nom seul de l'Auteur inestimable de ces Lettres : brûlez, brûlez ce Dêiste séducteur & son apologiste imbécille.

Les Galli - Anglois jugeront mon travail. Si j'obtenois par aventure l'approbation & le suffrage d'un Ecrivain judicieux & louable, je hasarderois peut-être de publier séparément, dans la suite, chaque traité de cet ouvrage immortel *.

Honni soit qui mal y pense.

* Voyez le Dictionnaire de Chaupié, à l'article Shaftesbury, & ses remarques sur Samson, traducteur de ces Lettres, imprimées à la Haye en 1708, & très-rare à présent, même en Hollande.



P R É F A C E.

P LUSIEURS Auteurs François * ont écrit sur l'entou-
siasme poétique. Ils semblent
tous avoir précédé le Philoso-
phe Anglois. Leurs descriptions
sont vives & pittoresques ;
Shaftesbury n'en parle point ;
son silence me surprend. Il cite
fréquemment, avec une com-
plaisance orgueilleuse, tous les
Auteurs latins qui ont dit
quelque chose de l'entoufias-
me & de l'inspiration divine.

* Voyez le Dictionnaire Enciclopé-
dique, à l'article entoufiasme.

P R E F A C E.

On verra sans doute avec plaisir les divers sentimens de quelques Ecrivains François sur cette matiere intéressante.

Pierre Petit *, Philosophe & Médecin, nous a donné une longue dissertation en latin sur l'entouffiasme & la fureur poétique, dans laquelle il a amalgamé les pensées des Grecs & des Latins. C'est un ouvrage à lire & digne d'être traduit.

M. Fraguier, dans les mémoires de l'academie des Belles-Lettres, en parlant du gé-

* *Vide de furore poetico Petiti, Paris 1683, Bibl. Reg. T. 2566.*

P R E F A C E.

nie de Pindare , dépeint élo-
quemment & fortement le
vrai caractère de l'entoufiaf-
me. Il me paroît avoir le mieux
connu & décrit cette noble
fureur poétique & cette divi-
ne inspiration qui crée le fu-
blime & les choses étonnantes
dans les ouvrages des Poètes,
des Orateurs & des Peintres.
Ecoutons attentivement cet
éloquent personnage. „ Sup-
„ posons donc qu'un hom-
„ me né Poète , & plein de
„ son sujet , après en avoir
„ distribué à-peu-près toutes
„ les parties , & en avoir tra-
„ cé une légère ébauche dans

P R E F A C E.

„ un repos entier, s'applique
„ ensuite à envisager le tout
„ ensemble avec une forte
„ attention, bientôt son es-
„ prit s'échauffe, son imagi-
„ nation s'allume, toutes les
„ facultés de son ame se ré-
„ veillent, pour concourir à
„ la perfection de son ouvra-
„ ge; & le feu qui l'anime,
„ répandant l'éclat d'une lu-
„ miere vive & brillante, lui
„ découvre tout d'un coup,
„ comme Vénus à Enée, ce
„ qu'avant cela il n'étoit par
„ capable d'appercevoir. Tan-
„ tôt les pensées nobles & les
„ traits les plus brillans, tan-

P R E F A C E.

„ tôt les images tendres &
„ gracieuses, tout cela se pré-
„ sente en foule, avec une sui-
„ te de choses agréables, em-
„ pressées pour ainsi dire à se
„ placer d'elles-mêmes. Sou-
„ vent aussi la chaleur de l'en-
„ thousiasme s'empart telle-
„ ment de son esprit, qu'il
„ n'en est plus le maître, &
„ que s'il lui restoit dans ce
„ moment quelque autre sen-
„ timent, que celui de sa
„ composition, ce seroit pour
„ se croire l'organe de quel-
„ que divinité. Ces différen-
„ tes impressions produisent
„ des effets différens, des des-

P R E F A C E.

» criptions quelquefois sim-
» ples & pleines de douceur
» & d'agrément, & quelque-
» fois riches, nobles & éle-
» vées, des comparaisons jus-
» tes & vives, des traits de
» morale lumineux, des en-
» droits heureusement em-
» pruntés de l'histoire ou de
» la fable, & des descriptions
» mille fois plus belles que le
» fond de son sujet. L'harmo-
» nie, l'ame des beaux vers, ne
» se fait point chercher dans
» ce moment par le Poète. Les
» expressions nobles, les ca-
» dences heureuses, s'arran-
» gent toutes seules comme

P R E F A C E.

„ les pierres sous la lyre d'Am-
„ phion. Rien ne ressent l'é-
„ tude ni le travail. Une mé-
„ ditation profonde, condui-
„ te par une raison scrupuleu-
„ se & délicate, ni la beauté
„ même de l'esprit, quelque
„ grande quelle paroisse être,
„ ne sauroient jamais toutes
„ seules produire rien de pa-
„ reil. Aussi les poésies, qui
„ sont le fruit de l'entousias-
„ me, ont un tel caractère de
„ beauté, qu'on ne peut ni
„ les lire ni les entendre sans
„ être échauffé du même feu
„ qui les a produites, & l'effet
„ de la musique la plus par-

P R E F A C E.

„ faite, n'est ni si sûr, ni si
„ grand que celui des vers
„ nés dans le feu de la fureur
„ poétique “.

La Motte, plus versificateur
que Poète, a fait une Ode
froide & languissante sur l'en-
tousiasme. Dans son discours
sur l'Ode, tout ce qu'il dit, est
excellent & fortement écrit.
Le Profateur est alors Poète &
Philosophe, son style est har-
monieux rapide & élégant.
Mais pour son malheur & pour
le nôtre, ce bel esprit femelle
a voulu viser au grand & au
terrible, & il n'étoit fait que
pour plaire & folâtrer avec les

P R E F A C E.

Muses. Quoique son discours sur l'Ode soit connu de tout le monde, nous citerons ce qu'il dit sur l'entoufiasme.

„ On fait qu'entoufiasme
„ ne fignifie autre chofe qu'in-
„ fpiration, & c'eft un terme
„ qu'on applique aux Poètes,
„ par comparaifon de leur
„ imagination échauffée avec
„ la fureur des Prêtres, lors-
„ que leur Dieu les agitoit &
„ qu'ils prononçoient les ora-
„ cles.

„ Voilà donc précifément
„ l'idée de l'entoufiasme. C'eft
„ une chaleur d'imagination
„ qu'on excite en foi, & à la-

P R E F A C E.

„ quelle on s'abandonne ;
„ source de beautés & de dé-
„ fauts, selon qu'elle est aveu-
„ gle ou éclairée ; mais c'est le
„ plus souvent un beau nom
„ qu'on donne à ce qui est le
„ moins raisonnable.

„ On a passé sous ce nom-
„ là beaucoup d'obscurités &
„ de contre-tems : on faisoit
„ grace aux choses en faveur
„ des expressions & des ma-
„ nières ; mais ce n'est pas
„ toujours par cette fougue
„ que les Auteurs font les
„ plus dignes d'imitation “.

„ Entousiasme tant qu'on
„ voudra , il faut qu'il soit

P R E F A C E.

„ toujours guidé par la rai-
„ son, & que le Poëte le plus
„ échauffé se rappelle souvent
„ à soi, pour juger sainement
„ de ce que son imagination
„ lui offre.

„ Un entouffiasme trop do-
„ minant refsemble à ces
„ yvresses qui mettent un
„ homme hors de lui, qui
„ l'égarent en mille images
„ bifares & fans fuite, dont il
„ ne fe fouvient point quand
„ la raifon a repris le deffus.
„ Au contraire, un entouffiaf-
„ me réglé, eft comme les
„ douces vapeurs, qui ne por-
„ tent qu'aflez d'efprits au

P R E F A C E.

„ cerveau pour rendre l'ima-
„ gination féconde, & qui
„ laissent toujours le juge-
„ ment en état de faire de
„ ses faillies un choix judi-
„ cieux & agréable.

„ La plupart de ceux qui
„ parlent de l'entouffiasme,
„ en parlent comme s'ils
„ étoient eux-mêmes dans le
„ trouble qu'ils veulent dé-
„ finir. Ce ne font que grands
„ mots de fureur divine, de
„ transports de l'ame, des
„ mouvemens de lumiere,
„ qui, mis bout-à-bout dans
„ des phrases pompeuses, ne
„ produisent pourtant aucune
idée

P R E F A C E.

„ idée distincte. Si on les en-
„ croit, l'essence de l'entou-
„ siasme est de ne pouvoir
„ être compris que par les
„ esprits du premier ordre, à
„ la tête desquels ils se suppo-
„ sent, & dont ils excluent
„ tous ceux qui osent ne les
„ pas entendre; voilà pour-
„ tant tout le mystere. Une
„ imagination échauffée, si
„ elle l'est avec excès, ex-
„ travague; si elle l'est mo-
„ dérément, le jugement y
„ puise les plus grandes beau-
„ tés de la poésie & de l'élo-
„ quence“.

P R E F A C E.

Rapportons à présent les
plus belles strophes de son Ode
sur l'entousiasme.

Je sens qu'une yvresse soudaine
M'effraye, me saisit, m'entraîne,
Qu'elle m'offre d'objets divers!
Déjà ma raison interdite
Me livre au trouble qui m'agite,
Fortune prens soin de mes vers.

Mais quelle lumière imprévue!
Ce brillant nuage à ma vue
Offre une autre Divinité;
Je la reconnois à sa lyre,
Et mieux au respect que m'inspire
Sa majestueuse beauté.

Polhymnie, un regard sévère
Semble m'annoncer ta colere;
Comment ai-je pu t'irriter?
Ah! plutôt échauffe, ranime
Cet entousiasme sublime,
Où je me laissois emporter.

P R E F A C E

Nous opposerons, à ces vers froids & prosaïques, quelques strophes détachées, & sans choix, de M. Sabatier, sur le même sujet. Le parallele ouvrage sans doute la mémoire de la Mort; mais il nous console en quelque maniere de la perte de Rousseau, le Prince de la Poésie lyrique. M. Sabatier, déjà connu par plusieurs Odes, a des talens marqués pour réussir dans ce genre sublime, le premier & le plus difficile de tous.

Tu fis les Dieux, sacré délire;
Les murs s'élèvent à tes sons;
Tu fais de l'enfer, qui t'admire,
Tressaillir les cachots profonds;

P R E F A C E.

De Mars tu souffles les allarmes ;
Alexandre court, vole aux armes,
Le courage c'est ta chaleur.
Sparte dans ses revers sommeille,
Quel chant la frappe * ? elle s'éveille ;
Tout succombe sous sa valeur.

C'est dans les flots de cette yvresse,
Qu'Homere trempe ses pinceaux ;
C'est quand cette fureur le presse,
Qu'il enfante ses grands tableaux.
Ici quel bruit ! les cieux s'écroulent !
Sur ma tête les vagues roulent ;
La nuit régne avec le trépas ;
Là Mars fait fumer de carnage
Les champs consternés du ravage
Des fléaux courans sur ses pas.

Emporté d'un effort rapide,
Prométhée atteint le séjour
Où le Roi des saisons préside
Aux mois qui composent sa cour.
Il ravit la flamme divine,
Brillante & féconde origine

* Tyrtée. Voyez l'Ode sur le départ de la Maison du Roi, du même Auteur, dans l'année littéraire, intitulée *Tyrrie*.

P R E F A C E.

De tant de prodiges divers :
Tout s'embellit dans la nature ;
Des arts la magique imposture
Fait éclore un autre univers.

D'où naît l'ardeur qui me transporte ?
Vais-je donc braver les éclairs ?
Un tourbillon de feu m'emporte
Dans les vastes plaines des airs.
Sous mes pieds les mers disparaissent ;
Les fronts des montagnes s'abaissent ;
La terre se cache à mes yeux :
Entouré des vents, des orages,
Sur un char je fens les nuages
Et déjà je suis dans les cieux.

Je vois un Dieu , dont la couronne
Brille des plus riantes couleurs ;
Le chœur des Muses l'environne ;
Les graces le parent de fleurs.
Toute la nature en silence
Prête l'oreille à la cadence
De ses accens mélodieux :
A ces accords, à leur empire,
Rousseau, je reconnois ta lyre ;
C'est à toi de chanter les Dieux.



VIE DE MILORD
SHAFTESBURY.
PAIR D'ANGLETERRE.

ANTOINE ASHLEY,
Comte de SHAFTESBURY,
nâquit à Londres en 1671; son
grand-pere, alors Chancelier,
se chargea de son éducation.
A l'âge de dix ans, il com-
mençoit déjà à se familiariser
avec les Auteurs grecs & la-
tins. Le savant Magistrat mou-
rut en 1683, tems où son dis-
ciple donnoit les plus hautes
espérances. Le pere du jeune
ASHLEY fut le mentor de

SHAFTESBURY.

son fils. Des raisons particulières l'obligerent à s'éloigner ensuite, pour quelques années, de ce qu'il chérissoit le plus.

SHAFTESBURY voulut apprendre seul l'art difficile de connoître les hommes. Il crut que les voyages le meneroient promptement à ce but. La France l'arrêta, & le confirma entièrement dans son goût itinéraire. Elle lui parut très-propre à former l'esprit d'un étranger avide de belles connoissances, & jaloux de se faire un nom. Hélas ! les sciences, les arts, l'abondance & la paix régnoient alors dans cet heu-

VIE DE MILORD

reux empire, & le Prince étonnoit l'univers. ASHLEY se fit estimer & admirer de la Cour superbe de Louis; lieu où l'on plaît rarement à la multitude. Il parcourut ensuite l'Italie & l'Allemagne.

De retour à Londres, il refusa des emplois brillans, qui auroient flaté & séduit tout autre que ce Philosophe. L'amour de l'étude étoit sa passion favorite; il s'y livra tout entier pendant plusieurs années; mais, enfin arraché de son cabinet & député de sa province pour le Parlement, il préféra sans peine le bon-

SHAFTESBURY.

heur glorieux de servir sa patrie,
au stérile plaisir de vivre dans
la contemplation & la retraite.

SHAFTESBURY arriva au
moment heureux où l'on
agitoit une question intéres-
sante pour la liberté. Il s'agis-
soit de savoir, si l'on devoit
accorder des Avocats aux cri-
minels d'Etat, ou s'il falloit les
laisser plaider eux-mêmes.

ASHLEY déploya à cette oc-
casion toute son éloquence &
sa philosophie; mais il parut
d'abord se troubler à un tel
point, devant cette auguste
assemblée, que malgré le tems
qu'on lui laissa pour se remer-

VIE DE M^L LORD

tre, & revenit à lui, l'Orateur des *Communes* fut obligé à plusieurs reprises de le presser de parler. Il commença ainsi : *Messieurs, si moi, innocent & libre, suis interdit & troublé en paroissant devant vous, que dira donc, pour sa justification, celui qui tremble déjà pour sa vie ?*

Son discours, plein de raison & de force, contribua à faire passer le bill en faveur des criminels. Sa santé ne lui permit pas de suivre toutes les séances du Parlement. Il alla en Hollande, dans la douce espérance de la rétablir. Bayle & Leclerc, qui faisoient l'or-

SHAFTESBURY.

nement des Lettres, s'attachèrent bientôt à cette ame bien-faisante. ASHLEY en fit ses amis intimes ; ils étoient dignes de son cœur. La mort du Comte son pere l'obligea de revoir sa patrie. Demaisieux, si connu par sa philosophie aimable, & plus encore par son érudition immense, & voué au jeune SHAFTESBURY, déterminâ Bayle à le venir voir à Londres.

Le Roi, qui connoissoit les talens supérieurs du Comte, & qui vouloit se l'attacher particulièrement, le créa Pair du Royaume. Cette dignité obligea SHAFTESBURY d'assister

VIE DE MILORD

à la Chambre - haute. On y traitoit alors une affaire importante pour *Guillaume III*. C'étoit l'alliance de la maison d'Autriche & des Provinces Unies, en faveur de *Charles III*, second fils de *Léopold*. *ASHLEY* fit réussir ce grand ouvrage au gré du Roi, qui lui dit: *Milord, vous avez tourné adroitement la chance*. Pour lui en témoigner son contentement, le Monarque proposa à *SHAFTESBURY* la place de Secrétaire d'Etat, la plus éminente où puisse aspirer un homme de sa naissance & de son rang. Sa santé, & plus encore l'amour de

SHAFTESBURY.

vorant de l'étude, le portèrent à la refuser. Le Roi lui conserva son amitié jusqu'à la mort, qui arriva en 1702. La Reine succéda à *Guillaume*, & dépouilla ASHLEY de la Vice-amirauté de Dorset, dont jouissoit sa famille depuis trois générations.

Bientôt après, l'esprit de prophétie se répandit par-tout; Londres en étoit infecté. On cherchoit à la Cour des moyens pour l'étouffer, ou pour en arrêter les progrès. La plupart des Seigneurs & des Ministres vouloient punir rigoureusement les petits prophètes qui séduisoient le peuple. SHAF-

VIE DE MILORD

TESBURY fut le seul qui s'opposa à ces voies de rigueur & de violence. Ses Lettres sur l'entrouffraime parurent dans ces tems de trouble & de fermentation ; elles opérèrent plus efficacement que toutes les persécutions, qui, en irritant les esprits, auroient à coup sûr perpetué le mal. Les marionnettes de la foire contrefirent si bien ces faiseurs de miracles, qu'ils n'osèrent plus se montrer ; ils furent couverts à la fois de ridicule & d'opprobre.

Notre Philosophe épousa, quelque mois après, M^{elle}. Ewer, sa parente, de qui il eut

SHAFTESBURY.

un fils. Ses profondes méditations altéroient de jour en jour sa foible santé. Les Médecins lui conseillèrent d'aller en Italie, où le climat ranimeroit peu-à-peu sa chaleur naturelle.

Il quitta avec douleur un épouse & un fils qui faisoient ses délices. En traversant la France, le Duc de Berwic, qui commandoit une armée formidable sur les frontieres d'Italie, l'accueillit très-gracieusement, & le fit escorter jusqu'en Savoie. Arrivé à Naples, il s'adonna entièrement aux beaux arts, & écrivit une Lettre savante sur la peinture; mais la

VIE DE MILORD &c.

mort l'enleva au milieu de sa brillante carrière. Il mourut en 1713, âgé de quarante-deux ans, regretté des étrangers, & pleuré de tous ses Compatriotes.

On a donné à Londres une belle édition des œuvres du Comte de SHAFTESBURY, en trois Volumes *in-octavo*, en 1723, où il y a son portrait & des vignettes allégoriques à chaque sujet, gravées par Gribelin. Ce livre est à la Bibliothèque du Roi, & l'on s'en est servi pour la traduction des Lettres. Les personnes qui voudront savoir d'autres particularités sur la vie & les ouvrages de ce grand homme, peuvent recourir, avec confiance, au tome second de *l'histoire des Philosophes modernes* de M. Savérien, qui vient de paroître, chez Jombert, Libraire, rue Dauphine, à Paris.

LETTRE



L E T T R E

P R E M I E R E.

MILORD,

A présent que vous êtes de retour à la campagne, & que la saison orageuse de nos débats politiques est encore éloignée, seriez-vous d'humeur d'amuser agréablement vos innocens loisirs par la lecture de quelques pensées qui ne roulent ni sur les affaires publiques, ni sur les nôtres? Jettez un coup d'œil sur ce qui suit : & si ce commencement

A

flâtes votre goût , vous lirez toutes mes Lettres avec plaisir.

Dans tous les siècles, les Poètes se sont fait une loi sacrée d'invoquer les Muses en commençant leurs ouvrages.

De nos jours , cette ancienne coutume est généralement suivie ; je ne saurois cependant m'imaginer que cette imitation des anciens , si en vogue & si chérie des beaux esprits , ne vous ait souvent déplu ; car enfin un homme sage , & dont le goût ressemble au vôtre , ne se laisse ni entraîner ni séduire par la magie de la nouveauté ; il ne peut se soumettre au ridicule empire d'une mode éblouissante & passagère.

Accoutumé à tout peser dans les balances de la raison , vous

jugez sainement de tout : vous avez sans doute remarqué combien cette sorte d'invocation paroît peu naturelle dans nos Poètes ; vous avez recherché pourquoi cette même inspiration, ou si vous voulez, cet enthousiasme divin, qui brille avec tant de grace & d'éclat dans la bouche éloquente des anciens, est si plate & si froide dans celle de nos orgueilleux modernes.

Vous trouverez sans peine, Milord, la raison de cette prodigieuse différence, en vous rappelant une réflexion que vous avez faite plusieurs fois. *Que la vérité est la chose du monde la plus puissante.*

Elle doit servir de règle à la fiction même, qui ne sauroit plaire

que par sa ressemblance avec la vérité. Quand on veut peindre agréablement & fortement une passion, il faut savoir marier avec art les couleurs animées de la réalité; mais pour émouvoir & toucher les hommes, il faut l'être déjà soi-même, ou au moins il faut posséder la merveilleuse adresse de le paroître vivement & sans affectation.

Seroit-il donc possible à un Poète moderne, reconnu pour n'avoir jamais invoqué Apollon ni les Muses, de faire une vive impression sur nous, & de nous entraîner, par sa fausse invocation, à suivre son pieux exemple? Son zele apparent, & soutenu par les gestes séducteurs & véhémens de l'artifice, ne nous feront point

embrasser aveuglément des vieilles erreurs , rajeunies par la folie , & prosrites par la raison & la sagesse. A l'égard des anciens , tout le monde fait que leur religion , ainsi que leur politique , tiroit sa brillante origine de l'art sublime des vers. Il étoit donc naturel à ces Poètes de faire retentir leurs accords harmonieux , qu'ils adressoient sans cesse aux Muses dans leurs divins transports , & d'invoquer avec ferveur les puissantes protectrices des sciences & des beaux arts.

On voit souvent un Poète feindre d'être en extase , quoique son esprit sommeille dans une stérile tranquillité ; en le supposant même vraiment affecté , il ne produira rien d'agréable ni de tou-

chant , s'il ose franchir les bornes que la nature lui a sagement prescrites pour sa propre gloire.

Mais, Milord , il y avoit peut-être un mystere plus impénétrable & plus auguste dans les pieuses invocations des Poëtes. Les hommes , vous le savez , possèdent malheureusement le talent merveilleux de se tromper & de s'aveugler eux-mêmes , quand ils l'ont fermement résolu. Une passion qui dort dans un calme profond , si on la réveille , elle s'agite peu-à-peu & se souleve ; il en jaillit à l'instant une vive étincelle qui disparoît en pétillant , mais qui nous embrase & nous consume tout-à-coup.

En considérant les jeux folâtres des timides amans , un jeune hom-

me sans expérience, & un barbon aguerri, tous deux d'une imagination bouillante, échauffée par des lectures voluptueuses, par des peintures lubriques, se sentent tout-à-coup séduits & tourmentés par les élans convulsifs de l'amour. Ils deviennent de jour en jour les tristes victimes de leur penchant flateur.

Un homme d'un naturel bon & timide, s'il reçoit une légère offense, & qu'il nourrisse en secret son noir ressentiment, il devient une cruelle furie qui fait éclater en tous lieux son impétueux courroux. Un Chrétien vertueux, même à force de raffiner sur la piété & sur la foi, se défiera de plus en plus de ses foibles lumières; il aura une croiance aveugle & constan-

te ; les choses les plus naturelles & les plus simples paroîtront à ses yeux fascinés , des merveilles & des miracles nouveaux. Tous ces absurdes mensonges , que l'ignorance & l'orgueil nous ont transmis, luteront sans cesse avec sa conscience allarmée & délicate.

Pour vous prouver ce que j'avance , je n'ai pas besoin de l'appuyer d'un fait aussi singulier que vrai. L'Evêque de Glocester, connu par sa piété & son savoir, vous auroit récité , avec une crédulité d'enfant , tous les contes des Fées , dont il étoit imbu. On pourroit je crois, conclure de-là , que la foi des Poètes anciens a toujours été ardente à proportion de leur imagination.

Mais nous autres Chrétiens, qui

avons une foi si grande , nous ne voulons rien accorder aux misérables Payens , nous les traitons d'infideles ; nous ne voulons pas qu'ils aient cru leur religion , parce qu'elle paroît absurde ; selon nous , elle n'étoit respectée que par la vile populace. Si un digne Prélat Chrétien a pu étendre benigne-ment sa foi jusqu'à croire véritables tous les contes des Fées , pourquoi un Poète payen , en suivant aveuglément les préceptes de sa religion , n'auroit-il pas cru que les Muses étoient des divinités célestes ? Cette folle opinion a toujours été un article essentiel de la croiance païenne , & le fond de leur systême de théologie. Les Déeses avoient des temples particuliers & un culte , ainsi que les

autres divinités. Ne pas croire aux neuf Muses, ou à Apollon, c'étoit révoquer en doute la brillante divinité de Jupiter.

Dans l'esprit des dévots & des bonnes gens, on étoit impie ou athée, en niant l'existence des neuf Vierges du sacré vallon, ou de Jupiter. Quel précieux avantage n'étoit-ce pas pour un Poète ancien d'être ainsi orthodoxe, & de pouvoir, par le secours de son éducation & de sa seule volonté, se persuader intimement qu'il étoit inspiré du ciel ? Ce n'étoit pas alors l'intérêt particulier des Poètes de révoquer en doute la révélation, puisqu'elle prouvoit l'utilité inestimable de leur art divin. Ils s'étudioient au contraire à exalter leur foi, & à la faire

éclater par des actes extérieurs, afin de s'élever par-là jusqu'aux anges , & de s'associer ensuite à leur nombreuse compagnie.

En considérant seulement ce que peut sur l'esprit d'un homme qui parle en public , la présence de ses auditeurs ; on concevra aisément combien une divinité présente devoit élever le génie d'un Poëte payen. Nos écrivains ont plus ou moins de force & de grandeur, selon l'idée qu'ils se forment des personnes à qui ils adressent leurs ouvrages. Ils mesurent, pour ainsi dire , leurs pensées , leurs tours , leurs expressions, sur la capacité & l'esprit des personnages qu'ils veulent instruire ou amuser. Le Comédien vous fait voir sur la scène la sublime majesté que lui

donne une assemblée choisie & nombreuse. Dans ces momens délicieux, il se surpasse lui-même ; le séduisant plaisir d'enlever tous les suffrages, l'égale à Roscius.

Vous, Milord, qui présidez depuis long-tems sur le grand théâtre du monde, & qui jouez avec tant de dignité le plus beau, le plus difficile & le plus noble des rôles dont aucun mortel ait été chargé ; lorsque vous affermissiez la liberté de votre païs, ou que vous travailliez sans relâche au bonheur du genre humain, ne trouvez-vous pas que la présence d'une nombreuse assemblée, l'élite de la nation & de vos amis ; ne trouvez-vous pas, dis-je, que cette auguste assemblée donne un nouvel éclat & un nouveau degré

de force & de grandeur à vos pensées & à votre puissant génie ? Pourriez-vous de sang froid, dans une compagnie indifférente, ou en particulier, vous élever au faîte superbe de l'éloquence, qui respire dans tous vos discours publics ? éloquence qui persuade, qui touche & entraîne les esprits les plus froids & les plus rebelles. Non, cela ne se peut ; vous égaleriez la divinité, & la nature a prescrit des bornes à l'esprit humain, qu'il ne sauroit franchir, malgré ses audacieux & continuels efforts.

Pour moi, Milord, lorsque je veux donner de l'élevation & de la force à mes pensées, la présence d'un grand génie & des hommes de mérite m'est absolument né-

cessaire. Seul, je recours à mon ardente imagination, pour suppléer à ce qui me manque de réel. Faute de Muse qui puisse m'encourager, me soutenir, je me représente un grand personnage, Homere ou Platon, Pindare ou Démosthene; je l'invoque sans cesse, & dans mes ferventes prières, je sens qu'il m'inspire l'idée seule de sa présence échauffe mes pensées, & les agrandit; je suis une divinité qui du haut de mon trône dicte des loix à l'univers prosterné.

C'est dans cet esprit, Milord, que je me suis déterminé à vous adresser cet ouvrage, en gardant l'*incognito*, afin que vous puissiez imaginer que c'est une plume étrangère qui vous écrit, & que

vous ayiez l'entiere liberté de ne lire que ce qui vous plaira. De mon côté , j'aime à me persuader que vous lirez tout avec attention , que vous ferez des remarques utiles sur ces Lettres , parce que vous les trouverez dignes d'un de vos amis , enfin dignes d'une personne qui a acquis le droit & la noble liberté de vous dire tout ce qu'il pense , &c.

LETTRE II.

MILORD,

Notre siècle seroit le plus excellent de tous les siècles , si , pour corriger les hommes & les rendre bons , il suffisoit de leur peindre

la honteuse & effrayante difformité du vice , en opposition à la touchante & adorable vertu. Il y a déjà long-tems qu'on a tourné parmi nous en ridicule , avec tant d'esprit & de méchanceté , l'erreur & la folie , sous quelque nom qu'elle paroisse. Ce moyen salutaire & ingénieux nous assure que le siècle n'est pas encore sur son déclin , puisqu'à ces maux , quoique douloureux & enracinés fortement , nous cherchons le remède avec tant de précaution & d'envie , que nous parviendrons insensiblement à les guerir radicalement.

Lorsqu'un homme a envie de se corriger , la preuve la plus convaincante qu'il puisse en donner , c'est de souffrir patiemment la réprimande ,

primande , quelque brusque & sanglante qu'elle soit ; mais le public se trouve rarement dans une telle disposition. Si dans un Empire , la politique jalouse & impérieuse , ou l'autorité des grands , font taire la critique & l'enchaînent , les chefs sont à coup sûr corrompus & méchans ; tous les précieux avantages qu'elle procuroit à la nation entiere , sont perdus & détruits pour toujours. Si l'on défend d'examiner une opinion , si l'on arrête dans sa course la critique vigilante , parce qu'elle fait rougir le vice & briller la vertu , parce qu'elle attaque avec force les partisans d'une opinion dangereuse , qui ont employé l'artifice & le manège pour la faire respecter du peuple , tout s'avilit ;

on n'aura que des lâches flatteurs & des panégyristes du crime. Mais dans une nation comme la nôtre, où régne l'ineestimable liberté de penser & d'écrire, l'imposture insolente & audacieuse n'a aucun asyle ; quand elle ose se montrer, on lui arrache le masque, on la foudroie, sans craindre l'autorité puissante de la Cour, ni le vain crédit des grands, ni le pouvoir terrible & imaginaire que s'arroge le clergé ambitieux. Rien ne peut la soustraire à nos ardentes poursuites ; rien ne peut arrêter le coup mortel que nous lui portons en face. J'avoue que cette liberté va quelquefois trop loin, & qu'on nous reproche avec raison d'en faire souvent un mauvais usage. Oui, sans doute, dira quelqu'un

qui aura été maltraité , & dont les opinions ridicules auront été censurées outre mesure. Mais qui sera juge , & qui osera prononcer pour ou contre ? quel remède efficace prescrirez-vous dans cette occasion ? & où peut-on en trouver de meilleur & de plus simple que celui qui nous offre la liberté dont on se plaint si amèrement & si injustement ? Lorsqu'un homme est insolent, emporté, dissolu & méchant , les Magistrats doivent le punir ; mais lorsqu'un homme raisonne mal , il faut le renvoyer à la raison qui est son juge compétant , lui seul peut le corriger & lui apprendre à mieux raisonner.

La justesse des pensées , la clarté du style, la réforme des mœurs,

l'honnêteté & la politesse ne peuvent s'acquiescer que par un examen continuel , & une pratique religieuse du bon , du vrai & du beau. Laissez aux hommes la liberté d'examiner toute chose , ils en apprécieront la juste valeur ; quelque bizarre qu'elle soit , si elle n'est pas naturelle , sa durée sera courte ; si par hasard une chose ridicule a quelque tems la vogue sur une chose raisonnable , elle s'évanouira , & tombera dans un éternel oubli.

Mon étonnement s'accroît à vue d'œil , lorsque je vois des gens éclairés & pleins de sens , s'alarmer si étrangement d'un objet qu'on couvre de ridicule ; il me semble que ces gens-là se méfient trop de leur jugement ; en

effet , quel ridicule peut lutter avec la raison ? ou quel penseur sensible souffre patiemment un ridicule déplacé & choquant ; il renvoye à l'instant & avec force le dard empoisonné qu'une main perfide lui avoit lancé. Le ridicule est, selon moi, l'offense la plus insupportable & la plus choquante qu'on puisse imaginer dans le monde. Le vulgaire stupide, admirateur de la nouveauté, se laisse éblouir facilement par une plaisanterie grossière, il la savoure à longs traits ; mais pour qu'elle plaise généralement aux gens sages, éclairés & polis, il faut qu'elle parte d'un homme fin & délié ; cela posé, pourquoi sommes-nous si petits & si foibles en raisonnement, & craignons-nous si fort le

fléau du ridicule ? ah ! disons-nous, le sujet est trop grave ; cela peut-être. Examinons avant toute chose, & voyons si le sujet est grave ou non ; car de la manière que nous concevons un objet dans notre imagination, il peut être très-grave & très-important, quoique ridicule & frivole de sa nature. La gravité ressemble à l'imposture ; son essence est la même ; elle nous induit en erreur, & nous fait prendre une chose pour une autre ; souvent elle s'abuse & se méconnoît elle-même. Dans le train ordinaire du monde, quelle contrainte, quelle gêne⁹ un homme grave ne souffre-t-il pas à chaque instant pour éviter d'être formaliste ou de le paroître ? nous ne pourrions jamais être trop

graves , si nous étions pleinement assurés que nous le sommes naturellement ; nous ne saurions trop respecter un sujet grave , si nous sommes bien convaincus qu'il l'est, autant qu'il nous le paroît. Le point essentiel, c'est de savoir distinguer la vraie gravité d'avec la fausse ; étude difficile & longue , science profonde & pleine d'épines ; pour y parvenir , il faut avoir la règle avec soi , en faire l'application libre & sans crainte , non-seulement sur les choses qui nous environnent , mais sur nous-mêmes. Si nous cessons malheureusement de nous l'appliquer , nous oublierons bientôt d'en faire l'application sur les choses indifférentes. Quelle règle & quelle méthode peut-on trouver dans le monde,

pour connoître si une chose est grave, légère ou ridicule ; si c'est par un scrupuleux examen de la nature de cette chose ? Comment donc parvenir à connoître la nature d'une chose , si l'on n'emploie point la sonde pénétrante du ridicule ? si nous craignons d'employer cette sûre méthode à l'égard de tel objet, quelle sûreté aurons-nous à opposer contre la formalité & l'imposture qui nous cachent & nous travestissent les autres objets ? Nous avons cru devoir être formalistes sur un article, sur une bagatelle ; nous le serons aussi sur une autre, avec la même rigueur.

Comme nous ne sommes pas toujours capables de juger sainement une chose, il faut étudier

auparavant nos forces, notre tempérament, & tout ce qui peut être soumis à notre jugement. Nous ne devons plus prétendre à juger, dès-lors que nous avons perdu le droit primitif de juger ; par un simple soupçon de gravité, nous nous sommes rendus très-ridicules, & par l'admiration stupide pour des choses absurdes en elles-mêmes ; si l'on s'habitue à ne jamais réfléchir, on ne s'assurera jamais de rien ; chaque jour nous plongera dans un doute inquiétant.

*ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque secut res.*

Une raillerie fine cache à dessein sa force & son amertume, lorsqu'elle est dite à propos, elle opère plus que les fillogismes les plus

pressans. Vérité , Milord , bien connue des formalistes artificieux du siècle , mais ils aiment mieux entendre déclamer avec rage contre leur imposture , que de la voir démasquée & flétrie par un ridicule méprisable & amer. Ils savent bien qu'il en est des opinions comme des modes ; quelques bisares qu'elles soient , elles régner un tems , portées sur les aîles éblouissantes de la grandeur & de la fortune volage ; mais tombent ensuite dans l'oubli , faute d'un solide appui. Lorsqu'un homme , dans un moment d'humeur noire & chagrine , s'est frappé d'un objet , tout lui paroît triste & affligeant ; il est difficile de lui faire oublier cet objet ; quelquefois on y réussit par une plaisanterie fine & placée

adroitement. La mélancolie est l'indispensable & triste compagne de l'entouffiasme. En amour comme en religion , l'entouffiasme mugit avec fureur ; rien ne peut arrêter le ravage que produit cette fièvre desolante dans l'esprit d'un homme ; il faut le guérir de sa mélancolie , & le préparer peu à peu à écouter avec une libre indifférence les sarcasmes grossiers qu'on lance contre tous les ridicules qui ne viennent que d'une folie extrême , & qui vivent & croissent toujours dans l'excès.

Les gouvernemens les plus sages & les plus éclairés , laissoient autrefois au peuple la douce liberté d'être aussi fou qu'il lui plaisoit. Jamais ils ne punissoient ce qui méritoit d'être tourné en ridicule ;

la satyre & la raillerie étoient les remèdes les plus innocens & les plus propres à guérir ces maladies d'esprit. Il y a dans l'homme certaines passions & certaines foibleffes qui doivent avoir un libre cours. L'esprit & le corps sont sujets à des violentes agitations ; les fermentations étranges qui arrivent dans le sang, causent des évacuations subites & abondantes. Dans les cercles étroits de la raison , ils s'élèvent & se mêlent des particules hétérogènes que causent le délire & la fermentation ; si les Médecins vouloient calmer cette fermentation par des remèdes fréquens , & contenir les humeurs qu'ils croient appercevoir , au lieu de guérison , ils feroient naître la peste ; ils changeroient une fièvre de printems ,

ou une indigestion d'automne, en une fièvre maligne & épidémique; ils ressembleroient à ces ignorans politiques, qui, à force de remèdes, veulent arrêter les ébullitions de l'esprit, sous prétexte de guérir cette gale de la superstition, & de sauver les ames de la contagion mortelle de l'entouffiasme, bouleversent toute la nature; ils changent quelques tendres bourgeons en une cangrène in flammatoire.

L'histoire, qui instruit les hommes en les amusant, nous apprend que Pan *, Dieu des Bergers, accompagnant Bacchus dans son expédition des Indes, répandit l'al-

* Ce Pan étoit fils de Mercure, il jouoit de la flûte jour & nuit, en gardant les troupeaux.

larme & la terreur chez son ennemi, avec un petit nombre d'hommes ; pour cet effet , il les plaça avantageusement dans une vallée couverte de bois ; les échos & les cavernes qui répétoient les cris menaçans des soldats , effrayoient tous les champs d'alentour ; le retentissement rauque de ces profondes cavernes, l'aspect hideux & sauvage de cette forêt ténébreuse, épouventerent tellement l'armée ennemie , que le soldat croyoit entendre des cris aigus & innombrables ; son imagination frappée lui peignoit des géans & des monstres. L'incertitude & le trouble redoubla la frayeur des soldats ; ils lisoient dans leurs yeux leur défaite & leurs maux ; l'armée étoit consternée & tremblante.

C'est depuis ce tems-là , que *Terreur panique* a passé en proverbe. Cette histoire nous donne une juste idée de cette passion , qui est mêlée d'entousiasme & des horreurs honteuses de la superstition.

On peut , avec raison , appeller *panique* , toute passion qui régne impérieusement sur la multitude , qui se communique par le regard ou la sympathie ; ainsi on peut appeller *panique* , une fureur populaire qui la transporte hors d'elle-même , & qui l'égare ; ce qui arrive quelquefois , lorsque la Religion en est le prétexte ou le fondement ; tout devient alors funeste & contagieux , jusqu'au regard ; la fureur vole de visage en visage , elle les couvre tous de ses aîles infectes & dégoûtantes ; le mal se fait plutôt

sentir qu'on ne l'a craint & apperçu. Ceux qui ont vu de sang froid une multitude attaquée de cette terrible passion, peignent ces furies avec des yeux enflammés & rou-lans , le visage plus hideux encore que celui des convulsionnaires opérans leurs magiques miracles. Il est donc vrai , que le bon & le mauvais exemple influent beaucoup sur les passions , & qu'elles se fortifient plus ou moins , à mesure qu'elles se répandent & se communiquent dans le public.

Vous voyez , Milord , qu'il y a beaucoup de terreurs paniques parmi les hommes, plus fortes encore que la crainte ; c'est pour cela que la Religion devient panique , lorsque l'entousiasme s'y mêle & la trouble. Effet d'une noire mélancolie

colie qui naît d'une vive inquiétude. Il s'élève alors dans le cerveau des vapeurs acres & enivrantes, sur-tout dans des tems calamiteux, lorsque le courage est abattu, ou que l'air & les aliments sont mal sains; lorsqu'enfin la nature épouvante les timides mortels par des secousses, des tempêtes, par des prodiges; ou que la mer en courroux bat les cieux de ses flots redoublés & mugissans; pour lors les passions prennent l'effort, & le vigilant Magistrat n'ose l'arrêter. Vouloir y appliquer un remède violent, s'armer du glaive de la Justice, pour couper le mal dans sa racine, seroit l'accroître, & perpétuer le principe funeste qui l'a produit. Défendre aux hommes les craintes qui lui

sont naturelles , vouloir les diffi-
per & les en délivrer pour tou-
jours , en les plongeant dans d'au-
tres craintes , est le moyen le plus
dangereux qu'on puisse pratiquer.
Si le Magistrat est éclairé & ci-
royen , il employera des remèdes
bénins & lents ; au lieu de causti-
ques , d'incisions & d'amputa-
tions , il usera d'un baume adou-
cissant ; touché de l'état affligeant
des hommes confiés à sa garde , il
les traitera avec une tendresse pa-
ternelle , il épousera leurs foibles-
ses , s'efforcera chaque jour à les
appaîser ; il les guérira , en leur
faisant goûter , par des voies hon-
nêtes , le prix inestimable de la
paix , de l'amitié & du plaisir.

Voilà, Milord, la politique dont
on se servoit autrefois en pareilles

occasions. Harrington, un de nos illustres écrivains, dit qu'un peuple doit avoir un guide public & sûr, qui l'éclaire sur sa Religion; car ne pas reconnoître le culte divin du Magistrat, ou exclure l'Eglise nationale, ce qui est la même chose, est un effet de l'entousiasme, aussi dangereux que la fureur barbare qui persécute les opinions, parce qu'elles sont contraires aux nôtres. Pourquoi n'y auroit-il pas des promenades publiques, aussi bien que des jardins particuliers? pourquoi n'y auroit-il pas des bibliorèques publiques, comme il y a des collèges pour l'éducation de tout le monde, & des précepteurs pour le particulier? Mettre des bornes à l'imagination & à la spéculation des hommes, c'est une

folie ; étouffer par la violence les passions naturelles de l'homme pour l'entoufflement , c'est l'entreprise d'un fou cruel ; vouloir réduire toutes les actions dans une même classe , vouloir enfin les ramener toutes à un point , est une entreprise , aussi bizarre , aussi ridicule que celle dont parle Terence , en décrivant les effets que produit l'amour dans un homme tourmenté de cette passion.

*In amore hac omnia insunt , vitia , injuria ,
Suspiciones , inimicitia , inducta ,
Bellum , pax rursum , incerta hac si tu postules ,
Ratione certa facere , nihilo plus agas
Quam si des operam ut cum ratione insanias.*

* En amour on est exposé à toutes sortes de maux , à des rebuffades , à des soupçons , à des brouilleries ; aujourd'hui trêve , demain guerre , & ensuite

Vous savez, Milord, que si les anciens toléroient les visionnaires & les fanatiques, la philosophie jouissoit aussi d'une entière liberté, & servoit de contre-poison à l'ignorante superstition; lorsque les sectes, comme celles de Pythagore & de Platon, se furent pliées peu-à-peu à la superstition & au fanatisme de leur siècle, les épicuriens, les académiciens se réunirent avec d'autres philosophes, lancerent contre elles les sarcasmes les plus vifs, & les couvrirent de ridicule, sans que les magistrats s'en formalisassent. Tant que les

on refait la paix. Si vous prétendez que la raison fixe des choses si inconstantes & si contraires, ce seroit vouloir marier la folie avec la sagesse.

choses furent ainsi contre-balancées, la raison brilla avec toute sa pureté ; les sciences & les lettres fleurirent, elles exhalèrent leurs délicieux parfums, & fertilisèrent tous les champs arides du vaste empire de l'ignorance & de la barbarie. La puissante, la ecclésiastique harmonie apaisa tout & réconcilia des choses si contraires ; elle fit des miracles ; la superstition & le fanatisme ne ravagèrent plus l'univers, tant qu'on les laissa s'ébattre & mugir en liberté ; la persécution & la guerre rentrèrent dans le noir abîme ; mais une politique nouvelle qui embrasse l'avenir, comme un bonheur plus réel pour l'homme que le *présent*, a transgressé aveuglément les loix saintes de l'humanité ; en nous inspi-

rant une charité sur-naturelle , elle a porté dans nos cœurs le germe fécond des haines & des divisions qui troublent notre bonheur , allarment nos consciences , & abrègent nos paisibles jours ; elle nous a appris le barbare métier de nous entre-égorger pieusement. De-là cette antipathie qu'aucun autre intérêt n'auroit pu produire , & qui nous a légué une haine éternelle les uns pour les autres. On croit à présent que le remède à ce mal consiste dans une entière conformité d'opinions ; sauver les ames est la passion dévorante des esprits sublimes ; le grave magistrat en fait sa principale étude ; le gouvernement y veille jour & nuit.

Si les Magistrats interposoient

ainsi leur autorité dans les autres sciences, nous deviendrions bientôt aussi mauvais logiciens, mathématiciens & philosophes, qu'on est absurde théologien; où l'orthodoxie est établie & appuyée par la loi, c'est une affaire bien épineuse pour un gouvernement que de vouloir régler & fixer le vol audacieux de l'esprit. Si les magistrats peuvent nous retenir dans les bornes étroites de la probité & de l'honnêteté, nos lumières naturelles seront assez suffisantes pour nous conduire dans la vie spirituelle & temporelle; nous aurons assez de lumières & d'esprit pour faire notre salut, lorsque les préjugés ne troubleront pas nos facultés; mais si l'esprit & la probité ne suffisent point à ce grand ouvrage du salut,

le magistrat s'en mêle en vain ; car tout sage & vertueux qu'il soit, il se trompe comme un autre homme ; je suis convaincu que le seul moyen de conserver la raison & l'esprit sur la terre, c'est de les laisser jouir d'une liberté entière ; or l'esprit n'est point libre si vous lui ravissez l'usage de la critique & de la raillerie ; remède unique qui guérit radicalement les mélancoliques & les hypocondres.

Nous avons pourtant la liberté de ridiculiser tous les hypocondres. Les autres entoufiastes, nous les traitons aussi comme il nous plaît. L'amour, la galanterie & la chevalerie errante sont le sujet de nos ridicules & de nos sarcasmes indécens. Cette secte d'entoufiastes qui dominoit autrefois, tombe

à vue d'œil ; le goût des croisades , la conquête de la terre sainte , toutes ces pieuses & galantes entreprises , ont cessé avec l'ignorance & le fanatisme. S'il reste encore quelque part une légère trace de cette sainte fureur guerrière , qui veut à quelque prix que ce soit , sauver les âmes , n'en soyons pas étonnés : la méthode que nous avons pratiquée pour guerir cette maladie , n'a servi qu'à la faire durer ; nous avons employé des remèdes salutaires à la propagation de l'entousiasme.

Je suis très-persuadé que si l'on établissoit par fantaisie un tribunal d'inquisition , ou une cour de justice , dont les juges réprimassent sévèrement la licence poétique , la fureur des vers , & la folle pas-

sion de l'amour, telle que les poètes nous la représentent, sous la parure voluptueuse & indécente de Vénus & de Cupidon; si l'on défendoit aux auteurs de cette hérésie absurde, sous des peines graves, d'enchanter le peuple par leurs vers; si d'un autre côté, & sous les mêmes peines, il étoit défendu au peuple d'écouter ces sortes d'enchantemens, & de lire aucune historiette amoureuse, même dans une comédie, roman ou vaudeville, nous verrions bientôt naître de cette persécution une nouvelle Arcadie, un peuple d'amans, bergers & poètes; les jeunes & les vieux, tourmentés de chanter leurs vers galans, nos campagnes couvertes de cabanes, occupées par des nymphes & des

· filvains, nos forêts pleines de bergers & de bergères, & les échos voisins répéteroient ensuite les hymnes & les prières adressées au Dieu des amours par cette multitude insensée. Voilà le vrai moyen de ramener parmi nous, si l'on veut, tous les Dieux du paganisme, & d'introduire dans notre isle froide du septentrion les feux dévorans de l'amour, en y élevant des autels à Vénus & à Apollon, comme l'on faisoit autrefois à Délos & en Chypre, ou dans les climats les plus chauds de la grèce.



L E T T R E I I I.**M**ILORD,

Vous serez peut-être surpris qu'ayant traité une matière aussi sérieuse que celle de la religion, je sois tombé, comme malgré moi, dans l'enjouement & la raillerie; à dire vrai, je n'aime point à penser ni à écrire sur aucun sujet, sans que je ne me mette auparavant de bonne humeur; la gayeté est ma passion favorite; je ris de tout innocemment. Le peuple, qui ignore l'art heureux de tenir un milieu entre deux extrêmes, qui, au contraire, est tout caprice ou fureur, réfléchit rarement & ne jouit jamais. Il est à l'abri de l'influence immédiate que la mélancolie &

L'entousiasme ont sur l'esprit; parce qu'elle exige plus de réflexion pour se fixer & passer ensuite en habitude, que le peuple n'est capable de faire; mais quelque incommode que soit cette disposition d'esprit, je ne voudrois pas en être délivré, si j'étois sujet à devenir étourdi & fou; j'aime bien mieux m'attacher à la religion, & risquer le tout pour le tout, que de m'efforcer à étouffer mes scrupules, en accablant mon esprit de pareilles sottises; je prétends seulement qu'il faut avoir l'esprit libre & gai, lorsqu'on veut réfléchir sur un sujet important. Je ferai mes efforts pour prouver dans cette lettre, que l'humeur & l'esprit gai sont nécessaires pour nous faire penser sainement sur une matiere

aussi respectable que la religion.

La liberté d'esprit & l'humeur enjouée sont les meilleurs moyens pour se garantir de l'entousiasme, c'est aussi le plus solide fondement de la piété & de la vraie religion; car si des pensées sages & droites, & des idées dignes du souverain Maître, sont la base du culte & des hommages que nous devons lui rendre; il est impossible de nous tromper à cet égard, si ce n'est par un effet de notre mauvaise humeur.

L'homme le plus bisarre & le plus forcené ne pourra croire & penser que l'univers soit gouverné par une puissance diabolique; rien ne peut, selon moi, faire tomber dans l'athéisme, si ce n'est la mauvaise humeur ou la méchan-

ceté ; tout convaint un homme de bonne humeur, d'un esprit libre, que tout est bien ordonné & régi dans l'univers. Il faudroit être brute ou pervers pour s'imaginer que tout s'est fait par hasard, & que le monde, tout divin qu'il nous paroît, n'a ni esprit ni intelligence pour le régir ; notre mauvaise humeur, notre esprit inquiet & nuageux, sont les seules causes qui nous inspirent des pensées effrayantes & abominables sur l'Etre suprême. Rien ne peut nous persuader que cet Etre est dur & chagrin, que notre propre humeur acariâtre & sombre. Si nous craignons de nous mettre en bonne humeur sur la religion, & de penser librement sur Dieu, c'est parce que nous le comparons à nous-mêmes ;

mêmes ; c'est parce que nous ne pouvons concevoir l'idée de majesté & de grandeur , sans y attacher celle de fierté & de caprice.

Cependant lorsque nous trouvons , dans des personnes élevées ou puissantes , le caractère majestueux & magnanime , nous les admirons , nous les adorons ; nous leur parlons librement & sans contrainte ; nous leur déposons avec confiance toutes nos pensées , nos chagrins & nos peines ; nous leur montrons notre ame toute nue. Les personnes si estimables par ce caractère de bonté gagnent à être vues de près & souvent ; plus on les voit , plus on aime à les contempler ; nous leur appercevons chaque fois des vertus nouvelles. Cette découverte

ravit, enchante, elle accroît notre estime & notre zele. Lorsqu'on est pénétré de la suprême bonté de son chef, on se rappelle avec délices les généreux bienfaits qu'on a reçus de lui. Vous avez joui, Milord, de ce bonheur inestimable ; vous l'avez goûté avec transport & avec plus de droit que personne ; autrement auriez-vous pu dans votre ministère, trop court pour nous ; auriez vous pu, dis-je, enlever tous les suffrages d'une nation libre, fiere, hautaine, & conserver, dans votre glorieuse retraite, plus d'amis encore que sur le trône de la fortune, où vous disposiez du sort des hommes.

Notre siècle fournit encore de parcsils exemples ; dignes d'être comptés parmi ceux des siècles

passés. Il y a eu des Empereurs & des Princes puissans qui ont enduré patiemment la censure publique de leurs actions, & qui ont souffert qu'on les accablât de reproches en face. Il y a des hommes qui voudroient bien que les payens n'eussent point laissé des exemples si édifiâns, & sur-tout que les occasions n'eussent pas été fournies par des Chrétiens. Si quelques Empereurs Romains ont été des hommes pervers, des tyrans & des monstres, ça été plutôt le malheur du genre humain, que celui des Chrétiens en particulier. Ces hommes, aussi corrompus que puissans, persécutoient par politique & par goût, non-seulement les Chrétiens, mais les hommes pieux, ceux-mêmes qui

étoient soupçonnés d'avoir quelques vertus. Quel bonheur pour le christianisme d'avoir été persécuté par Néron ! Les Princes ses successeurs , qui eurent quelques vertus , proscrivirent ces actes de violence & de rigueur. Il est vrai que les magistrats s'étoient imaginé que le christianisme détruiroit leur autorité , parce qu'il notoit d'infamie & d'impiété la magistrature, le sacerdoce, & damnoit tous ceux qui n'étoient pas soumis au culte Chrétien , à l'exclusion de tout autre. Au lieu qu'auparavant on avoit vu un millier de culte divers , quoique incompatibles entre eux. L'on vit dans la suite des ministres assez éclairés pour proscrire la persécution , & protéger ceux qui profes-

soient une religion contraire à celle du trône.

Le Prince, l'ennemi le plus cruel des Chrétiens, quoiqu'élevé dans leur religion, défendit la persécution ; il leur ôta les biens de l'Eglise & les écoles publiques, sans inquiéter ceux-mêmes qui déclamoient contre la religion de l'état & qui se faisoient un mérite d'outrager le culte reçu.

L'autorité respectable d'un écrivain sacré de notre religion, nous assure que l'esprit de charité & de douceur surpasse en tout point celui de martyr. Sans cette autorité suprême on seroit peut-être scandalisé en lisant l'histoire de nos primitifs martyrs dans les auteurs Chrétiens mêmes. Si pour être vrai Chrétien, il falloit imiter la

conduite de ces martyrs envers leurs souverains , il n'y auroit plus de Chrétiens dans le monde. En effet, un Chrétien, sous la protection du Grand-Seigneur, ne s'aviserait pas de troubler le culte qu'on rend à Mahomet dans les états de ce redoutable maître. Quoique nous soyons vous & moi, Milord , bons Protestans, nous traiterions de fou & de fanatique celui qui dans un pays catholique s'aviserait d'interrompre le Prêtre à l'autel, officiant ses saints mystères, par des cris affreux, & qui foulerait les images & les reliques ; je crois qu'un pareil fou mériterait les petites maisons. L'esprit de charité & de tolérance se contenteroit d'un pareil châtiment, mais l'esprit de sacerdoce allumerait le

bucher pour un crime aussi grand
que celui - là.

Il paroît que nos chers freres
les protestans François réfugiés
sont possédés de cette martyro-
manie ; ils voudroient faire éclat-
ter leur zele pour la foi, comme
ils ont fait en France ; mais nous
autres Anglois préférons des ci-
toyens à des martyrs ; les pieux fa-
natiques ne feront pas fortune
ici ; ils brûlent d'envie de sectiser,
& d'être martyrisés. Nous n'aimons
point à pendre, ni à rouer, ni à
tourmenter les hommes, parce
qu'ils pensent différemment que
nous. Cette méthode barbare peut
trouver des partisans aveugles en
France, mais elle sera toujours
regardée parmi nous comme ou-
trageante & inhumaine. Quand

ces têtes bouillantes de la Méditerranée François auront été quelques années dans notre isle tempérée & tranquille, la fureur du prosélitisme, de la martyromanie & de la vengeance se calmera. Notre patience sage, pleine d'humanité, les rendra hommes. Ces gens-là aiment naturellement la persécution, ce sont des convertisseurs cruels ; ils n'obtiendront ici que du mépris, s'ils s'avisent d'échauffer les esprits à la vengeance. Nous sommes à leurs yeux des hommes durs & insensibles, parce que nous ne voulons point épouser leurs folies. Parmi les réfugiés François, qui sont ici, il y a beaucoup de canaille ; ce qui me feroit croire qu'on n'a pas eu tort en France

de les chasser & de les punir. La plupart sont mauvais sujets, fanatiques, cruels par perversité de mœurs, vicieux par caractère, parce qu'ils assomeroient, assassi-neroient leurs freres, pour les dépouiller. En cela ils suivent l'exemple de leurs prêtres hagards & violens, qui ne vivent que dans le desordre, & qui brûlent d'allumer en leur faveur le feu d'épreuve. Nous qui sommes des maîtres absolus dans notre isle, & qui parlons en Rois, nous ne voulons point qu'on y maltraite les fanatiques. Si l'esprit de l'Eglise flagelle les Chrétiens jusqu'au sang avec sa sainte discipline, l'esprit de notre gouvernement, qui est établi sur des fondemens d'humanité & de charité, voit les erreurs

des hommes avec des yeux de pere ; il les instruit par son exemple , il les édifie par sa conduite , & les protège toujours contre les attaques de l'injustice & de la force. On ne supposera pas que nous agissions ainsi par un principe d'envie que nous portons à cette secte de phénix , qui semble être née dans les flammes , & qui voudroit devenir une nouvelle Eglise par la même voie de propagation de la primitive Eglise , dont le germe & la semence étoient du sang des martyrs , si on peut le croire.

Ne sommes-nous pas plus barbares & plus cruels que les payens mêmes , en tolérant ainsi le fanatisme ? Non contents de refuser à ces prophètes extravagans l'hon-

neur de la persécution, nous les en avons désabusés, en les couvrant de mépris. J'apprends dans le moment qu'ils sont le sujet d'une farce qu'on joue aux marionnettes de la foire S. Barthelemi. C'est sans doute avec le fil d'archal, & les pipeaux qui font agir & bredouiller les marionnettes, qu'on représente au naturel les braillemens, les contorsions, & les gambades de cette canaille frénétique. Car ces prophètes, dans leurs extases, n'étant pas maîtres de leurs mouvemens, qu'ils disent n'être en eux que des organes passifs, qui n'agissent que par une vertu étrangere; la voix, le geste & les contorsions de ces imbécilles n'ont rien de naturel qui approche de la créature. De

telles manières que ces marionnettes imitent leurs actions, & les représentent au naturel. Tant que la foire conservera ce précieux privilège, nous devons croire qu'aucune secte de fanatique n'osera montrer sa tête hideuse. On ne verra plus aucun charlatan mystique, ni prophète, ni miraculiste, qui ose & qui puisse lutter avec notre Eglise nationale, ni troubler aucun parti en mesurant ses forces avec elle.

Dans le tems que le Papisme régnoit en Angleterre, nous avons été fort heureux qu'on ait donné dans Smithfield des spectacles bien plus tragiques. Plusieurs de nos premiers réformateurs différoient peu des fanatiques. Dieu fait, si l'esprit de ferveur, que leur

inspiroit l'entouffiasme , n'a pas contribué à nous délivrer de cette tyrannie spirituelle. On peut donc croire , que si les prêtres eussent moins repandu de sang , & qu'ils eussent préféré d'autres passions à leurs cruautés , ils auroient empêché la réforme. Je n'ai jamais oui dire que les payens aient été assez éclairés pour employer la farce & les marionnettes , lorsqu'ils ont travaillé à détruire le christianisme dans sa naissance. Je suis persuadé que si on avoit voulu saper la doctrine évangélique , & arrêter ses progrès , on auroit bien mieux réussi , en élevant nos premiers fondateurs sur le théâtre de la foire , d'une maniere grotesque , qu'en les couvrant de peaux d'ours , &

en les mettant dans des barils de goudron.

Les Juifs, naturellement sombres, ne pouvoient souffrir la plus innocente raillerie sur aucun sujet, bien moins encore sur tout ce qui touchoit la religion. Tout leur faisoit ombrage, ils ne traitoient les matieres de religion qu'avec chagrin. Le gibet leur paroissoit le remède le plus sûr pour détruire tout ce qui tendoit à établir une nouvelle révélation. Leur argument convaincant & terrible étoit la croix ; crucifiez, s'écrioient-ils ! Mais, malgré leur haine implacable & les persécutions atroces qu'ils exercèrent à nôtre Seigneur & à ses Apôtres, si cette vile canaille judaïque s'étoit malheureusement avisée de

turlupiner ces saints personnages, je crois qu'ils auroient porté un coup mortel à notre auguste religion; au lieu qu'ils l'ont étendue & fait chérir par leurs cruautés infames.

Je crois que le grand Apôtre des Gentils se félicita moins du traitement doux qu'il reçut dans l'aréopage d'Athènes, par ses antagonistes, que de l'esprit inquiet & persécuteur qui devoit les habitans de Judée. Il tira moins d'avantage de la candeur & de l'honêteté de ses Juges Romains, que du zele de la synagogue & de l'emportement des prêtres de sa nation. Admirons cet Apôtre au milieu de l'aréopage Athénien, si sage & si éclairé; au milieu de ses Juges Romains, environné de

P'élite de la nation dans les deux sexes, & voyons comme il fait se plier aux idées & à l'humeur de ces nations polies. Il ne se plaint point, ni de leur esprit, ni de leur gaieté vive ; au contraire, sans douter de la bonté de sa cause, il s'offre généreusement en but à leurs railleries, persuadé qu'elles ne peuvent l'ébranler ni lui nuire.

Quoique les Juifs n'aient jamais voulu exercer leurs railleries & leur malice sur Jesus-Christ, ni sur ses Apôtres ; les payens, dissolus & sans principes, avoient employé auparavant cette insolente méthode contre les plus sages doctrines & contre les hommes les plus vertueux du paganisme. Au lieu de nuire à ces doctrines

nes

nes & à ces illustres citoyens, les traitemens injurieux relevoient leur éclat & leurs forces. On les trouva solides & raisonnables. La raillerie ni la satire ne purent les atteindre ni les blesser. Le personnage divin, qui a fait le plus d'honneur aux payens & à l'humanité, a été outragé & calomnié dans une comédie jouée à Athènes, & composée par le Poète le plus spirituel de son siècle; mais aussi par l'homme le plus méchant & le plus pervers. La réputation & la philosophie de Socrate n'en reçurent aucune atteinte; au contraire, elles acquirent un nouveau lustre. L'envie & la jalousie de ses contemporains se réveilla de plus en plus contre lui. Bien loin de se fâcher qu'on le tournât en ri-

dicule, il se prêta aux vues du Poëte, en paroissant sur le théâtre, afin que le public pût comparer sa figure avec celle que le Poëte avoit placée sur la scene. Telle étoit l'ame du divin Socrate ! Rien ne déceloit mieux la bonté de ce grand personnage ; c'étoit un témoignage assuré de sa sagesse & de sa doctrine ; car l'imposture ne craint par un ennemi grave & sérieux ; elle fait qu'une attaque directe & publique ne peut lui nuire ; mais aussi elle abhorre, elle fuit toujours la mordante raillerie & la fine plaisanterie.



L E T T R E I V.

La maniere triste & mélancolique , avec laquelle on traite les matieres de religion , est à mon avis, Milord, ce qui la rend si tragique. C'est elle seule qui fomenté les désordres affreux qui font gémir la raison & qui remplissent l'univers d'horreur & de calamités. Pourvu qu'on respecte la religion , il est permis à un homme éclairé de l'examiner , même avec toute la liberté & l'enjouement possible ; car si cette religion est aussi excellente qu'on le dit , elle résistera avec force contre les folles attaques des méchans , & chaque jour sera pour elle un nouveau jour de triomphe & de

gloire. Si elle n'est pas telle qu'on la croit, ou qu'elle soit superstitieuse & souillée d'imposture, on la décélèra & on exposera au grand jour toute sa difformité.

La méthode mélancolique & sombre qu'on pratique, & qu'on employe pour nous enseigner la religion, nous empêche d'y penser mûrement, lorsque nous y sommes disposés naturellement. Si nous y recourons quelquefois à cette religion consolante, c'est lorsque nous sommes plongés dans l'adversité, ou tourmentés par la maladie, ou affaiblés par la douleur. Hé! peut-on, dans des momens si aigus & si tristes, y penser avec fruit? Nous sommes donc, foibles & plaintifs mortels, incapables de contempler d'un œil

tranquille les choses élevées au-dessus de notre entendement; puisque nous n'avons pas la force de pénétrer notre intérieur avec une tranquillité constante, ni de connoître l'étendue de notre esprit & de nos passions.

Pour juger de l'inéfinable bonté du Créateur, & des divins attributs que nous lui reconnoissons avec tant d'amour & de respect, il faut être dans une douce & agréable disposition d'esprit, dans une tranquillité & pureté d'ame, que rien au monde puisse altérer ni troubler.

Pour lors nous jugerons si les formalités de justice, si les châtimens, la vengeance, & les motifs d'offense, & d'indignation que nous avons la malheureuse foibles-

se d'attribuer à Dieu, sont conformes aux idées naturelles de bonté que cet Etre divin a gravées dans nos cœurs, & qui nous portent à le louer, à l'honorer, & à l'aimer.

Le grand remède, Milord, pour se préserver de la superstition, c'est de croire qu'il n'y a rien en Dieu que de divin, qu'il n'existe point de Dieu, ou s'il en existe un, comme vous le croiez & moi aussi, il est souverainement bon & puissant.

Si nous tremblons de faire un libre usage de notre raison, pour décider cette question importante, *si Dieu existe ou non?* nous le croyons donc méchant; nous lui refusons, pour ainsi dire, ce caractère de grandeur, en nous méfiant de sa bonté, en craignant sa colère & son ressentiment. Chose im-

portante pour notre bonheur ;
 mais que nous n'examinons pas
 avec assez de liberté & de pré-
 caution.

Un écrivain sacré nous fournit
 un exemple bien frappant de cer-
 te liberté. Job le patient, le pau-
 vre Job a parlé bien hardiment à
 Dieu ; il a apostrophé quelquefois
 la providence avec force. Ses amis
 le réprimendoient avec aigreur, ils
 employoient les bonnes & les mau-
 vaises raisons pour le convaincre
 de son injustice & de ses plaintes,
 & pour établir & régler tous les
 motifs de la providence sur un
 même pied. Quelquefois ils s'ef-
 forçoient de dire de la Divinité
 des choses si élevées, qu'ils ne les
 entendoient pas eux-mêmes. Ils
 se mettoient à la torture pour se

surpasser les uns & les autres, jusqu'à franchir souvent les bornes de la sagesse & de la raison. „Se-
 „ lon Job , cela s'appelle flater
 „ Dieu , avoir acception de fa-
 „ personne, proférer perversité &
 „ se jouer de lui “.

En effet, quelle merveille, quel mérite à croire un Dieu, ou sa providence, sur des fondemens foibles & frivoles; quelle vertu y a-t-il d'embrasser une opinion contraire à la vrai-semblance des choses, & de ne rien écouter contre cette opinion? Excellente idée qu'on a du Dieu de vérité! Lorsqu'on nous dit que la bonté suprême, le Pere de tous les hommes, s'offense de ce que nous ne croyons pas un mensonge que la raison rejette; lorsqu'on se figure

qu'il nous saura gré d'avoir cru aveuglément une chose qui blesse la raison & l'évidence.

Il faut être né méchant & pervers, pour rejeter ou douter de l'existence de Dieu. C'est un outrage qui altère le bonheur de l'homme, qui renverse l'ordre public, lorsqu'un pareil doute se manifeste. Mais si cet Athée n'est pas assez criminel pour étouffer les cris de sa conscience, il connoîtra certainement son erreur. L'idée fausse qu'il a d'un Dieu, ou le doute qu'il alimente dans son esprit, l'effraieront. Lorsqu'un homme s' imagine courir quelque danger dans l'avenir pour avoir fait un libre usage de sa raison, en examinant un sujet quelconque, peut-il s'imaginer ensuite qu'en renon-

çant à la raison, & en affectant de croire une chose qui blesse ses propres lumières, il méritera par là quelques graces particulieres de Dieu dans l'autre vie? Malheureux! tu oses croire que Dieu n'est pas aussi bon que toi, & tu peux espérer des graces particulieres de sa bonté pour les outrages que tu lui fais, il faut être un vil flatteur, un infâme s'y cophante & un parasite, pour penser & parler de la sorte. Les mendiants, les gueux de profession, agissent avec les aumôniers, comme les méprisables adulateurs agissent envers Dieu. Un trucheur rusé monseigneurise toujours la personne à laquelle ils s'adresse; il obtient plus souvent par art que par pitié. Les novices au contraire s'y prennent plus natu-

rellement ; ils n'emploient que les mots communs , de *mon bon Monsieur* , *ma bonne Dame* . Mais pour les vieux routiers , tous les passans sont Seigneurs & Princes . S'ils aperçoivent de loin un carrosse , ils courent à la portiere en gambadant & clopinant , adressant des mots pompeux à tout propos , & de peur de se tromper , ils monseigneurisent la compagnie ; car , disent-ils , s'il y avoit un seigneur dans cette voiture , nous courrions risque de rien obtenir , faute de l'avoir connu . Si c'est un bourgeois , notre compliment sera agréable . Sa sotte vanité gonflée lui fera mettre la main à la poche .

Les hommes se conduisent à-peu-près de même avec la religion . Ils pensent que tout dépend

du choix pour obtenir. Maxime pitoyable, & suivie même des gens sensés. Ils se tourmentent pour avoir de la foi & pour croire tout; parce que, disent-ils, si ce que nous croyons, n'est rien, il ne nous arrivera aucun danger de notre erreur; mais si ce qu'on nous enseigne, est une vérité, notre incrédule nous sera fatale. Ces bonnes gens-là se trompent grossièrement; leurs raisonnemens sont aussi foibles que pitoyables. Une pareille foi est inutile. Ils ne peuvent en avoir aucune satisfaction ni bonheur dans ce monde, ni aucune espérance dans l'autre. Notre raison, qui démêle la fausseté de cette maxime, ne se reposera jamais sur un pareil fondement, elle nous jettera dans une mer de dou-

tes & d'inquiétudes, & nous livrera aux caprices des vents. Ce qui m'allarme le plus, c'est de voir qu'on a toujours une mauvaise idée de la religion, lorsque la foi est fondée & appuyée sur une pensée si injurieuse à la Divinité.

Aimer les hommes comme nous-mêmes, concourir au bien général, & faire tout ce qu'on peut pour le bonheur de chacun en particulier, voilà la vertu suprême, la seule qui nous rapproche de la Divinité. Lorsqu'on est dans cette heureuse disposition, que vous aimez, & que vous connoissez si bien, Milord, il est naturel de souhaiter que les autres y soient aussi, en les convaincant par notre exemple. Il est naturel de souhaiter que notre mé-

rite soit connu, sur-tout si nous avons eu le bonheur & la gloire de servir utilement la patrie en qualité de Ministres, où, comme Princes & Chefs de la nation nous avons rendu heureux des peuples innombrables commis à nos soins. Mais ne serions-nous pas insensés de nous offenser, s'il arrivoit que dans le grand nombre d'hommes que nous avons voulu rendre heureux, il s'en trouvoit quelques-uns d'assez ignorans, ou d'une province si reculée, qu'ils n'eussent jamais ouï prononcer notre nom, ni entendu parler de nos actions? ou qui (sur ce qu'ils auroient ouï dire de desavantageux sur notre compte) se trouvaient si indifférens & si embarrassés jusqu'à douter de notre existence, ne se-

rions-nous pas les plus injustes des hommes, si, au lieu de nous moquer de ces gens-là, nous cherchions à nous venger de leur ignorance & de leur doute, dont la cause viendrait uniquement du mauvais jugement & de l'incrédulité innocente de ces hommes obscurs, qui leur a fait déchirer notre réputation, ou l'oublier ?

Que dirons-nous donc à présent ? Y a-t-il de la gloire à s'offenser d'une pareille misère ? Est-ce une action si divine que de faire du bien pour en acquérir de la gloire ? Ou n'est-il pas plus divin de faire du bien en silence, sans gloire, sans éclat, & sans aucune espérance ? d'en faire, dis-je, même à des ingrats, & à des êtres insensibles à ces bienfaits, que d'en faire fastueusement par intérêt.

Comment se peut-il, que ce qui est si divin dans l'homme, perde son caractère dans la Divinité? Sur la peinture qu'on nous fait de Dieu, il ressemble plutôt à une femmelette impotante, qu'à un homme généreux & divin.

L E T T R E V.

MILORD,

On a de la peine à concevoir que nous ayions réellement tant de difficultés à connoître d'abord nos foiblesses, & à distinguer, & à démêler les traits frappans de la fragilité humaine qui sont sans cesse sous nos yeux. Il est facile de croire qu'un être borné peut être susceptible d'offense, de colere, de vengeance & de jalousie, de puissance,

puissance, d'amour & de réputation; mais que ces passions humaines sont incompatibles à un Etre parfait & universel. Si nous n'avons jamais fixé l'idée de ce qui est moralement excellent, ou si nous ne pouvons nous fier à notre raison, qui nous dicte qu'il n'y a que l'excellent qui convienne à Dieu, nous ne nous fierons point à ce que les autres nous disent de la Divinité, ni à ce qu'elle nous révèle à nous-mêmes. Il faut être assuré auparavant, que Dieu est bon, & incapable de nous tromper, sans cela, il n'y a ni foi, ni religion, ni confiance. Or s'il y a quelque idée antérieure à la révélation, quelque preuve de la raison qui nous éclaire sur l'existence d'un Dieu si bon & si parfait qu'il

ne peut nous tromper, la même raison, si nous la croyons, nous prouvera que Dieu est si bon, qu'il surpasse infiniment tous les hommes en bonté. Après cet examen, nos frayeurs & nos doutes s'évanouiront. Nous ne devons craindre que la méchanceté des hommes; car Dieu, qui est la souveraine bonté, ne fait que du bien.

Voici un argument très-fort, qui est salutaire dans certaines maladies d'esprit, pour quiconque fait s'en servir. " Il ne peut y avoir de „ malice que là où il y a des intérêts opposés. L'Etre universel „ n'a point d'intérêts opposés : „ donc il n'a point de malice „ S'il y a un esprit universel, il ne peut avoir un intérêt particulier. Le bien général est le bien du tout,

& son propre bien particulier, sont une seule & même chose. L'esprit universel tend toujours à ce but ; il ne voit rien au-delà, & rien ne peut le porter à un but contraire. Examinons à présent s'il y a une intelligence qui ait rapport à tout, ou s'il n'y en a point ; car si malheureusement il n'y a rien de tel, tranquillisons-nous. S'il y a réellement un Dieu (comme je le crois) nous devons être tranquilles & satisfaits, parce que c'est la bonté suprême de l'univers. L'idée d'un pere commun devrait nous consoler davantage, que l'idée d'une nature abandonnée à elle-même, & d'un monde orphelin. Il y a beaucoup de bonnes gens sans principes qui auroient l'esprit plus tranquille, s'ils étoient assurés qu'il

n'y à rien à craindre après cette vie. Penser qu'il n'y à point de Dieu , n'effraye personne ; mais croire qu'il y en a un souverainement bon , fait trembler tout le monde. Il en feroit bien autrement si l'on égaloit l'homme à Dieu , nous croirions alors que s'il y a un Dieu , il a nécessairement en lui la plus éminente bonté , sans aucune nuance des passions qui caractérisent l'humanité , & dont nous tâchons de nous défaire lorsque nous vénérons la vertu , & que nous travaillons chaque jour à devenir meilleurs.

Il me semble, Milord, qu'il seroit plus raisonnable de nous appliquer à connoître l'intérieur de notre ame , & d'exercer notre esprit sur la morale , avant que de

vouloir pénétrer les hautes régions de la théologie.

Après un pareil examen sur nous & sur la nature de nos passions, nous connoîtrons parfaitement le caractère de la Divinité, & les qualités propres ou impropres d'un Etre parfait. Pour connoître ce qui est louable ou blâmable, il faut avoir auparavant des idées fixes de ce qu'il faut aimer ou haïr, louer ou mépriser; autrement nous nous exposons à peu honorer Dieu, quoique nous l'adorions intérieurement avec un respect sans bornes. Il est bien difficile de concevoir quel honneur peut revenir à Dieu des louanges des créatures, incapables de discerner ce qui est digne de louange, ou excellent en lui-même.

Un Musicien, qui se verroit élevé jusqu'aux cieux par des gens sans oreilles, & sans connoissances de la musique, rougiroit de leurs éloges ; il mépriseroit infiniment les applaudissemens de ses auditeurs, jusqu'à ce qu'ils eussent acquis quelques lumieres sur son art, & que leurs organes mieux disposés, pussent discerner par eux-mêmes ce qu'il y a de parfait dans son exécution. Jusqu'à ce tems-là, leurs louanges honoreroient peu le Musicien. Sa vanité rougiroit en secret, quelque enorgueilli qu'il fût de ses talens.

Les hommes, les plus avides de louanges, sont plus flatés de n'en recevoir aucunes, que d'en être accablés par les sots & les ignorans. Comment peut-on croire

que celui qui fait le bien avec un désintéressement si grand, recherche avec avidité des louanges si basses, & fasse cas des vils applaudissemens d'une multitude insensée & brute.

Il n'en est pas ainsi de la bonté comme des autres qualités, que nous pouvons connoître sans les posséder. Nous pouvons avoir l'oreille délicate & sûre en musique, sans avoir le talent de la composition. Nous pouvons juger de la poésie avec goût, sans être Poète, sans avoir même le moindre talent des vers ; mais nous ne pouvons avoir aucune idée raisonnable de la bonté, sans être raisonnablement bon. De sorte que si la louange fait partie d'une culte qu'on doit à Dieu, nous devrions travail-

ler à devenir bons, ne fût-ce que pour favoir le louer dignement; car un cœur corrompu & méchant ne sauroit louer avec dignité la souveraine bonté; ses efforts seroient inutiles & révoltans; ils blefferoient la Majesté divine, si les hommes, quelques pervers qu'ils soient, pouvoient l'offenser.

LETTRE VI.

MILORD,

Il y a encore beaucoup d'autres moyens qui nous prouvent que cette sage maxime de nous examiner nous-mêmes, est d'un très-grand secours pour rectifier nos erreurs dans la religion; car il y a une sorte d'entouffaste secondaire. C'est lorsque les hommes n'ont

point ces inspirations ou convulsions de l'esprit, ni ces terreurs paniques qui les enforcellent; ils se laissent séduire & entraîner par les autres hommes, jusqu'à croire aveuglément les faux miracles. Cette foible disposition d'esprit rend leur foi chancelante; ils courent à la nouveauté, & embrassent sans réflexion la secte qui se présente. Si nous connoissons le germe de nos passions; si nous considérons l'accroissement & les progrès du fanatisme; si nous calculons sa force naturelle, & si nous connoissons l'empire qu'il a sur nos facultés, nous nous opposerons avec succès à ses illusions insidieuses, qui, pour se glisser & pénétrer plus facilement dans les esprits, s'arment du précieux pré-

texte de certitude morale, & de
matière de fait.

La nouvelle secte de prophètes
dont j'ai parlé, prétend, entre plu-
sieurs autres miracles, en avoir
fait un très-remarquable & très-
évident, & l'avoir annoncé au-
paravant. Ils ont fait ce miracle en
présence de plusieurs centaines de
personnes, qui actuellement attes-
tent le fait comme vrai. Je vou-
drois seulement savoir si parmi les
spectateurs il s'en trouve un seul
qui n'ait jamais été de la secte
prophétique, ou son partisan, qui
dépose à présent pour eux. Je vou-
drois savoir encore si cette person-
ne a toujours eu sa raison libre &
saine, si elle a été exempte de cet
entousiasme, en un mot si elle n'a
jamais été sujete à ces vapeurs noi-

res qui offusquent & troublent le bon sens & nous rendent malades. Autrement la terreur panique l'auroit pu saisir, & lui auroit fait perdre l'usage de ses sens comme dans un songe. Son imagination enflammée lui auroit ravi l'usage de sa raison. La matiere combustible, une fois échauffée en dedans, la moindre étincelle l'embrase tout-à-coup, sur-tout dans une multitude possédée de cet esprit. Lorsque la passion du fanatisme domine la populace, tout effraye chez elle; ses regards sont enflammés, leurs poitrines sont halétantes & oppressées par l'inspiration, l'haleine de ces forcenés infecte & communique la peste par une transpiration insensible, qui s'exhale de leurs corps cor-

rompus & puants. Je ne suis pas assez savant Théologien pour déterminer quelle sorte d'esprit étoit celui qui se communiquoit parmi les anciens Prophètes, le même dont le profane Saül fut saisi. Les livres saints nous apprennent qu'il y avoit un bon & mauvais esprit de prophétie. L'expérience, jointe à l'autorité irrévocable de l'histoire sacrée & profane, m'a pleinement convaincu que l'opération de cet esprit est par - tout le même, par rapport aux organes du corps.

Un auteur qui vient d'écrire pour défendre la nouvelle prophétie, & qui est tombé depuis dans un extase profétique, nous raconte que l'esprit de Dieu faisoit les anciens prophètes dans leur

extase; qu'ils faisoient des gestes & des contorsions comme des fous; ce qui paroît, dit-il, par l'exemple de Balaam, de Saül, de David, d'Ezéchiël, de Daniel, &c. Pour justifier cette pratique apostolique, il s'appuye des regles mêmes prescrites par S. Paul, par rapport à ces dons qui paroissent si irréguliers, si fréquens dans la primitive Eglise & dans la naissance du christianisme. Je le laisse, ce pauvre auteur, comparer la pratique des Apôtres avec celle de nos petits prophètes protestans. Je fais seulement que les symptomes qu'il décrit, & dont il est attaqué, sont autant payens que Chrétiens, quoique son imagination les lui peigne tout-à-fait Chrétiens.

Je le vis dernièrement en agi-

tation, annonçant un prophétie dans un latin si pompeux, que, hors de ces extases, il paroît incapable d'en faire de si bon. Il me rappella, à cette occasion, la description que Virgile fait de la Sybille, dont les agonies ressembloient si parfaitement à ce nouveau prophète.

. *subitò non vultus, non color unus,
Non compta mansere coma, sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei...*

Son visage change tout-à-coup de traits & de couleur; ses cheveux s'hérissent sur sa tête; sa respiration se précipite. Une fureur divine s'empare de tous ses sens; sa taille est monstrueuse; sa voix n'a plus rien d'une mortelle, dès que la présence du Dieu agit sur elle avec plus de force & de puissance.

..... *inmanis in antro*

*Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum. Tandè magis ille fatigat.
Os rabidum, fera corda domant, fingitque premendo.*

Elle s'agite avec fureur dans son antre, & voudroit chasser de son cœur le Dieu qui la dompte; mais cette résistance redouble les impressions d'Apollon sur sa bouche & sur sa langue. Il soumet son cœur rebelle, & la rend souple & docile à ses mouvemens.

Voilà précisément le style & le ton emphatique de notre Prophète Gentillâtre.

Un inspiré, dit-il, souffre une épreuve durant laquelle l'esprit, par de fréquentes agitations, forme & prépare les organes ordinairement un ou deux mois avant qu'il prophétise.

Tite-Live, parlant d'un fanatisme épouvantable qui s'éleva à Rome

long - tems avant lui, décrit cet esprit de prophétie en ces termes :
Viros velut mente captâ , cum jactatione fanaticâ corporis vaticinari.

C'étoient des hommes qui ressembloient à des insensés , qui faisoient des grimaces & des contorsions épouvantables , qui prophétisoient des choses horribles.

Je ne vous rapporterai point ce que cet historien dit ensuite de ces prophètes ; parceque je ne veux pas vous mettre sous les yeux un tableau hideux & revoltant , qui blesseroit même les yeux d'un homme peu délicat ; mais je vous cite avec plaisir le décret doux & sage du Sénat , sur une secte si exécrationnable , que vous relirez encore avec admiration.

In reliquum deinde Senatusconsulto cautum est, ne qua Bacchanalia Rome, neve in Italia essent; si quis tale sacrum solemne & necessarium duceret, nec sine religione & piaculo se id omittere posset, apud Pratorem urbanum profiteretur; Prator Senatum consuleret, si ei permisum esset, quum in Senatu centum non minus essent, ita id sacrum faceret, dum ne plus quinque sacrificio interessent, neu qua pecunia communis, neu quis magister sacrorum aut sacerdos esset.

Le Sénat défendit de ne plus faire à Rome de Bacchanales, ni en aucun endroit de l'Italie. Mais si quelqu'un s'imaginait que cette solennité fût nécessaire, & qu'on ne pût la négliger sans blesser sa conscience, il pouvoit dans ce cas se déclarer au Préteur, qui consulteroit le Sénat là-dessus. Que si le Sénat, composé au moins de cent personnes, permettoit ce sacrifice, on pourroit le faire célébrer, à condition qu'il n'y auroit pas plus de cinq personnes

qui y assisteroient ; qu'on ne le feroit point à frais communs , & qu'il n'y entreroit aucun Prêtre, ni aucun maître de cérémonies.

Il est si raisonnable d'avoir quelque indulgence pour cette maladie , que ce philosophe , qui s'est élevé avec tant de force contre la superstition , semble avoir laissé à l'esprit la liberté de se forger des visions & des chimères qui favorisent indirectement le fanatisme. Il n'est pas possible qu'un homme , aussi peu religieux qu'Epicure , ait ajouté foi à ce qu'il rapporte lui-même de ces armées , de ces châteaux en l'air , & de tous ces autres phénomènes chimériques. Il les admet cependant , & semble en rendre raison par ses atomes , la matiere subtile , ses miroirs

aériens, & par je ne fais quelle autre folie. Lucrèce, son divin interprète, nous en fait une riche description dans les vers suivans :

*Rerum simulacra vagari
Multa modis multis, in cunctas undique partes
Tenuia, qua facile inter se junguntur in auris,
Obvia cum veniunt ut aranea bracteaque auri.
Quippe etenim multò magis hac sunt tenuia textio,
Quam qua percipiunt oculos, visumque laceffunt :
Corporis hac quoniam penetrant per rara cientque
Tennem animi naturam intus, sensum que laceffunt,
Centauros itaque & Scyllarum membra videmus,
Cerberasque canum facies, simulacraque eorum ;
Quorum morte obita tellus amplectitur ossa :
Omne genus quoniam passim simulacra feruntur,
Partim sponte suâ qua fiunt acre inipso ;
Partim qua variis ad rebus cumque recedunt.*

Il y a un grand nombre de simulacres, qui s'échappent des choses & se disposent de tous côtés sous différentes formes. Leur nature étant déliée, ils s'unissent facilement dans l'air comme des toiles d'araignée, ou des membranes d'or, parce que la tiffure de ces

images est beaucoup plus délicate que tout ce que les yeux apperçoivent. De maniere que s'insinuant par les endroits foibles & lâches du corps, elles remuent le sentiment , & communiquent leur vertu impulsive à la nature déliée de l'esprit. C'est donc à leur émanation que nous reprochons la bizarre représentation des Centaures, des Scylles & des Cerbéres à face de chiens. Souvent ils nous effrayent en nous représentant le spectre des morts. Il y a des images de toute façon, dont l'écoulement remplit la nature. Quelques-uns se forment naturellement dans l'air, d'autres sortent du fonds ou de la superficie des choses.

Voilà une preuve évidente que ce philosophe croyoit que les hommes ont naturellement une grande provision de cet esprit visionnaire. Il étoit si satisfait de voir les hommes enclins aux visions, que de peur qu'ils n'en eussent pas

assez, il en forgea de nouvelles à leur fantaisie. Malgré cela , il nia que les principes de religion fussent naturels à l'homme , & fut forcé d'avouer que les hommes ont une étonnante disposition à croire les choses surnaturelles ; que si ces idées étoient vaines, elles paroissent innées, & si naturelles à l'homme , qu'il lui étoit impossible de s'en garantir par aucun moyen. Un habile théologien tiroit de cet aveu un fort argument contre Epicure, pour la vérité & l'utilité de la religion. Que l'apparition de la matiere soit vraie ou fausse , ses symptomes sont toujours les mêmes, & la passion est également forte dans la personne frappée de la vision. Les Limfatiques des Latins étoient les Nym-

falitiques des Grecs. C'étoient des gens qui disoient avoir vu des divinites champêtres, ou des nymphes. Cette prétendue vision les transportoit si furieusement qu'ils en perdoient la raison. Leur extase se manifestoit par des tremblemens, par des secousses de tête, par leurs membres agités & tendus, par des convulsions, par des prières, des prophéties, des chansons, qu'ils faisoient sur le champ, & mille autres extravagances de cette nature, comme le dit Tite-Live. Toutes les natures ont des Limfatiques d'une façon ou d'une autre, & les Eglises payennes ou Chrétiennes se sont toujours plaint du fanatisme.

On croiroit volontiers que les anciens se sont imaginé que cette

maladie avoit quelque ressemblance avec l'hydrophobie. Je n'assurerais pas si les anciens Limfatiques communiquoient leur rage par la morsure; mais depuis les tems reculés, certains nouveaux fanatiques possédoient supérieurement l'art de communiquer la rage des dents. Depuis que l'esprit hargneux & rude s'est introduit dans la religion, toutes les sectes se sont déchirées des griffes & des dents. Elles se sont fait un plaisir de se dévorer les unes & les autres sans miséricorde.

Le fanatisme, le plus innocent & le moins à craindre, inspire à celui qui a été frappé d'une apparition, la démangeaison naturelle du prosélitisme. Il a la manie d'allumer dans les autres le même feu,

dont il est dévoré ; car les Poètes
sont aussi une classe de fanatiques
agréables.

C'est ainsi qu'Horace feint d'être
Limfatique , lorsqu'il décrit
l'effet que l'apparition des nymphes
& de Bacchus avoit produit
sur son esprit.

*Bacchum in remotis carmina rupibus,
Vidi docentem, credite, posteri,
Nymphasque discentes & aures,
Capripedum Satyrorum acutas.
Ervae, recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum,
Lascitur. Ervae, parce, liber,
Parce gravi metuenda thyrsos.*

J'ai vu Bacchus déclamer des vers
sur des rochers éloignés. Croyez-moi,
races futures, j'ai vu les nymphes répéter
ses chansons, & les satyres, ravis de
les entendre, qui dressaient leurs oreilles.
Mon esprit en frissonne encore d'horreur,
& tout embrasé des rayons écla-

tans de sa divinité, je tressaille de joie
& bondis de fureur. Epargne - moi,
Bacchus, épargne - moi puissant Dieu
de la treille, ton thyrsé formidable
m'effraye & me consterne.

Je vous répète encore, Milord,
ce que je vous ait dit, qu'un Poé-
te n'ateindra jamais au beau, au
sublime, s'il ne se figure être en
la présence d'une divinité qui
l'élève jusqu'au sommet brûlant du
Parnasse. Lucrèce invoque la na-
ture sous une divinité. Il la supplie
de l'inspirer & de le guider dans
son ouvrage, où ce Poète auda-
cieux outrage la nature & la dé-
pouille de ses plus riches trésors.

*Alma Venus, cæli subter labentia signa,
Qua mare navigerum, qua terras frugiferentes
Concelebras;
Qua quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras*

Exoritur, neque sit latum, neque amabile quid-
quam:

Te sociam studeo scribendis versibus esse,
Quos ego de rerum natura pangere Conor.
Memmiada nostro.

Aimable Vénus, Déesse des amours ;
le charme des Dieux & des hommes ,
qui embélissez les mers, la terre & les
cieux ; vous qui faites éclore tous les
animaux que le soleil éclaire ; vous dont
l'aspect gracieux calme les vents & dis-
sipe les nuages. Adorable Déesse , la
terre, dans ses humbles hommages ,
vous consacre chaque jour la diversité
de ses fleurs. La surface brillante des
eaux vous rit ; & le ciel , qui réjouit les
mortels par sa sérénité tranquille , est
encore moins radieux que vous. Puis-
que c'est vous seule qui gouvernez la
nature ; que sans votre secours rien ne
peut éclore de son sein généreux ; vous
qui tenez sous votre amoureux empire,
les jeux & les plaisirs , ne dois-je pas ,
adorable Déesse , implorer votre pro-

section pour découvrir, dans mes vers,
les secrets de la nature à mon cher
Memnius?

L E T T R E VII.

MILORD,

Je conclus de tout ce que j'ai dit ci-dessus, que le fanatisme a un empire puissant & très-étendu ; qu'il est difficile de le connoître à fonds ; puisque l'athéisme n'en est pas même exempt, & qu'on a vu des Athées fanatiques en plus d'une occasion. Il n'y a aucune marque extérieure qui nous puisse caractériser l'inspiration divine de ce fanatisme.

L'inspiration est un sentiment véritable d'une divinité présente qui agit sur nous. L'entouffasme

est une chimere & un sentiment faux pour le même objet ; mais la passion que l'un & l'autre font naître, est la même. Un esprit rempli de ses visions , & qui fixe sa vue sur une divinité, ou sur un fantome de divinité , tout lui paroît prodige , grand , énorme. Plaisir, horreur, crainte, tout lui est surnaturel dans son extase. C'est de-là que nous est venu le nom de fanatisme , dans le sens original des anciens , pour exprimer une apparition qui transporte l'esprit & l'extase.

Lorsque le cercle de notre esprit est trop étroit & trop foible pour contenir de grandes idées & des images fortes, il plie, il s'affaïsse, bouleverse tout notre entendement, & nous rend furieux. L'in-

spiration peut donc être appelée un entoufiasme divin ; car le terme en lui-même signifie présence divine. Platon surnommé divin par les Chrétiens , employoit ce terme pour exprimer le sublime des passions humaines. C'étoit là l'esprit & l'ame qu'il accordoit aux Héros , aux Poètes , aux Ministres , aux Orateurs , aux Musiciens & aux Philosophes.

De même , parmi nous , on attribue à un noble entoufiasme tout ce qui paroît sublime dans les arts & les sciences. De sorte que peu de gens ignorent ce que c'est que l'entoufiasme. Pour le connoître à fonds , & pour savoir le distinguer dans toutes ces especes , c'est une étude difficile ; elle seule peut pourtant nous garantir de ses illu-

fions. Pour juger si les esprits sont
 de nous, il faut avant juger si le nô-
 tre est sain, raisonnable, rassis,
 impartial, exempt de vapeurs &
 de mélancolie, en un mot s'il est
 capable de juger de toute chose.
 Notre première connoissance &
 le premier jugement que nous de-
 vons porter, est de nous connoi-
 tre nous-même, & de juger notre
 esprit. Après cela nous pourrons
 juger les autres, apprécier leur mé-
 rite personnel, & par la force de
 leur tête & la justesse de leur rai-
 sonnement, nous jugerons de la
 validité de leur témoignage. Nous
 pouvons donc par-là nous prépa-
 rer un antidote contre l'entoufiaf-
 me. J'ai donc eu raison d'avancer
 que la bonne humeur & la raillerie
 guérissent cette maladie; sans ce

secours, le remède est pire que le mal.

Après avoir justifié, Milord, en quelque façon, l'entouffiasme, & achevé ma tâche, si je vous paroiss extravagant de m'être adressé à vous sur ce ton, permettez-moi au moins de recourir à l'inspiration pour pouvoir me justifier aussi dans votre esprit. Votre Grandeur aura quelque indulgence pour un homme qui lui est dévoué d'inclination, & qui vous aime avec entouffiasme; qui a mérité votre bienveillance, que vous honorez de votre amitié, & qui sera toute sa vie, avec un profond respect,

MILORD,

De votre Grandeur, &c.

Antoine Comte DE SHAFTESBURY.

1708.

F I N.

TABLE

DES LETTRES.

LETTRE I.	page 1
LETTRE II.	15
LETTRE III.	45
LETTRE IV.	67
LETTRE V.	80
LETTRE VI.	88
LETTRE VII.	107